

## De l'acceptation du monde à l'anarchie : langage, pouvoir et quête de l'identité personnelle dans la poésie et la réflexion poétologique de Günter Eich

*Vom Einverständnis mit der Welt bis zur Anarchie : Sprache, Macht und Identität in Günters Eichs Poesie une Ästhetik.*

Sylvaine Reb

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1331>

DOI : 10.4000/germanica.1331

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1998

Pagination : 161-180

ISBN : 9770984263203-22

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Sylvaine Reb, « De l'acceptation du monde à l'anarchie : langage, pouvoir et quête de l'identité personnelle dans la poésie et la réflexion poétologique de Günter Eich », *Germanica* [En ligne], 22 | 1998, mis en ligne le 31 janvier 2012, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1331> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1331>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

---

# De l'acceptation du monde à l'anarchie : langage, pouvoir et quête de l'identité personnelle dans la poésie et la réflexion poétologique de Günter Eich

*Vom Einverständnis mit der Welt bis zur Anarchie : Sprache, Macht und Identität in Günters Eichs Poesie und Ästhetik.*

Sylvaine Reb

---

- <sup>1</sup> Longtemps restée dans l'ombre du succès remporté par ses pièces radiophoniques, la poésie de Günter Eich retient depuis quelques années davantage l'attention des critiques. Les travaux les plus récents privilégient l'étude des derniers recueils, *Zu den Akten* (1964), *Anlässe und Steingärten* (1966), *Nach Seumes Papieren* (1972), et des *Maulwürfe* (1968-70), dans lesquels Eich rompt définitivement avec les structures poétiques traditionnelles dans l'espoir de sauver de la poésie ce qui peut encore l'être<sup>1</sup>. Les *Maulwürfe* sont le support d'une critique radicale de la société et de la civilisation modernes, accusées de broyer l'individu et de ligoter sa liberté dans un réseau dense d'institutions et de règles de conduite. La violence de ces attaques est l'aboutissement d'une crise présente en germe dès les premiers poèmes de Günter Eich, et dont nous voudrions retracer les principales étapes à la lumière des questions anthropologiques et philosophiques, des expériences personnelles et historiques, des interrogations métaphysiques et religieuses qui ont nourri et jalonné l'itinéraire poétique et poétologique de Günter Eich entre 1930 et 1970.
- <sup>2</sup> I. La tonalité des premiers poèmes de Günter Eich, publiés en 1930, est marquée par l'évocation de la nature, par la symbiose, réelle ou désirée, entre le sujet et la nature<sup>2</sup>, par la nostalgie qu'engendre la fuite irréversible du temps, par les réminiscences

trakléennes<sup>3</sup>, qui rattachent ainsi Günter Eich au courant de l'expressionnisme et de la *Naturlyrik*<sup>4</sup>.

- 3 Sans que l'on puisse parler de crise, on notera que l'image que le Moi a de lui-même et des autres manque de transparence. Imperceptiblement, le reflet se trouble, les contours des choses et des êtres s'estompent, laissant place aux incertitudes (*Der Anfang kühlerer Tage*, GW I, 12 ; *Tango*, GW I, 12). Ce désarroi, qui ira parfois jusqu'au sentiment de la perte d'identité et de substance, est induit par la temporalité, qui est une dimension fondamentale de l'être humain. La perception du temps fausse d'emblée toute relation entre le sujet et le monde et inscrit toute relation humaine dans l'urgence et dans la conscience de la fragilité des sentiments (*Gegenwart*, GW I, 82-83). Quelques années plus tard, Eich formulera cette difficulté de vivre, de penser et de dire le temps en ces termes :

Nach meiner Vermutung liegt das Unbehagen an der Wirklichkeit in dem, was man Zeit nennt. Daß der Augenblick, wo ich dies sage, sogleich der Vergangenheit angehört, finde ich absurd. Ich bin nicht fähig, die Wirklichkeit so, wie sie sich uns präsentiert, als Wirklichkeit hinzunehmen<sup>5</sup>.

- 4 Conséquence inévitable de la fuite du temps, l'expérience de la mort, mort cyclique de la Nature (*Ende eines Sommers*, GW I, 81), et mort irréversible et tragique de l'Autre, aggrave le fossé entre les êtres. Dans *Bildnis eines Mädchens* (GW I, 15), le voile de tristesse qui recouvre la beauté figée dans l'éternité de la mort préfigure l'aveu douloureux de la dernière strophe : l'impossibilité d'abolir la distance qui sépare le poète de la jeune morte. Le souvenir, qui devrait permettre de sauvegarder les liens entre les personnes, accuse l'imprécision de l'image et la perte des certitudes ; vie et mort, rêve et veille s'entrelacent dans une même indétermination :

Dieses heißt Leben und ein anderes heißt Tod. Aber wir gehören nie einem ganz an<sup>6</sup>.

- 5 Sous-jacents encore dans les premiers poèmes, les dissonances annonciatrices d'une crise des relations personnelles sont plus explicites dans les recueils parus dans la décennie 1945-1955 : *Abgelegene Gehöfte* (1948), *Untergrundbahn* (1949), *Botschaftendes Regens* (1955). L'expérience de la guerre et la perception des dangers inhérents au monde moderne et à l'emprise de la technique se conjuguent pour susciter un sentiment de méfiance croissant à l'égard de l'être humain, de sa propension au Bien, de son sens des responsabilités.
- 6 L'expérience de la guerre et de la captivité, qui constitue la toile de fond de plusieurs poèmes de *Abgelegene Gehöfte*, repris pour certains dans *Botschaften des Regens*, provoque une double rupture : la rupture d'avec la nature, devenue muette, étrangère, voire hostile<sup>7</sup>, s'accompagne d'un isolement accru du sujet qui, déchu de sa dignité humaine, réduit à une existence végétative, à une pure corporéité (*Frühling in der Goldenen Meil*, GW I, 30), se trouve désormais livré à lui-même, à la maladie et à l'angoisse de la mort (*Lazarett*, GW I, 25 ; *Mit klappernden Zähnen am Morgen Sophie*, GW I, 31). La seule perception que le prisonnier a du monde extérieur se réduit à « l'odeur des latrines et du chlore » ; personne n'entend ses soupirs (*Frühling in der Goldenen Meil*, GW I, 30). Entraide, solidarité, simple présence humaine ont disparu (*Camp16*, GW I, 33). Les seules relations qui subsistent sont dominées par l'envie, la peur de manquer (*Pfannkuchenrezept*, GW I, 32) et la méfiance : graver son nom dans un gobelet en fer blanc devient une nécessité pour conserver les rares objets qu'on possède encore et que convoitent des « regards avides » (*Inventur*, GW I, 35). Sans états d'âme, mais également sans concessions, dans le style dépouillé et le ton caractéristiques de la

*Kahlschlagliteratur* et du Groupe 47<sup>8</sup>, Günter Eich suggère que la guerre et la difficile reconstruction dans l'après-guerre, loin de favoriser la solidarité, encouragent le repli sur soi, les réactions d'individualisme exacerbé, révélant du même coup les penchants mauvais enfouis en l'homme.

- 7 De fait, le doute s'insinue que la bonté humaine n'est qu'un leurre. Le poème *Der Mann in der blauen Jacke* (GW 1,98) détruit la vision idyllique de la vie patriarcale du paysan à travers les âges et les pays pour démasquer, dans la dernière strophe, le soldat qui sommeille en chaque homme. Seule la vigilance de celui qui sait que le danger guette permet de reconnaître l'ennemi sous le manteau de l'Autre inoffensif<sup>9</sup>.
- 8 Les fondements éthiques, les notions de Bien et de Mal perdent de leur pertinence, dès lors que l'homme est remis en question dans son humanité même. Dans une vision de cauchemar aux accents kafkaïens, les prisonniers se métamorphosent en insectes, « fourmis géantes, cigales et faucheux aux longues pattes », régis par leur seul instinct de survie et de chasse, et « lassés depuis longtemps d'appartenir au genre humain. » (*Der Nachtwind weht*, GW I, 39).
- 9 Outre la guerre et la captivité, le contact avec un monde dominé par la technique et la mécanisation croissante des activités humaines est un autre facteur de déshumanisation et de dépersonnalisation. Dans la routine du chemin quotidien qui le conduit à la gare et au travail, le sujet prend conscience de ne pouvoir goûter la sérénité à laquelle il aspire (*Weg zum Bahnhof*, GW 1,69). Les carreaux de la station de métro ne lui renvoient que l'ombre de lui-même, une sorte de pantin désarticulé, sans âme, sans substance (*Spiegelbild*, GW 1,76).
- 10 La présence du monde extérieur et des autres hommes devient de plus en plus fugitive et incertaine ; la communication ne met plus en présence des personnes à part entière, mais seulement des ombres, porteuses de solitude et de mort (*Februar*, GW I, 69-70). Le monde de la technique, incarné par le métro, inaugure une ère de ténèbres, l'éclipsé « de la terre et des âmes » (*Schienen*, GW 1,77). La dissolution du sujet dans le miroitement des images, des apparences et de la superficialité réduit la personne à l'état d'objet de consommation (*Die Zigarettenfrau*, GW I, 78). L'homme retourne à la poussière, une poussière qui obscurcit ses sens et l'empêche de percevoir le monde extérieur (*Staub*, GW 1,77). Plus explicitement, le spectre du danger nucléaire transforme la douce mélancolie liée à la fuite du temps en une vision d'horreur. Penser à l'être aimé devient impossible et absurde quand l'avenir est synonyme de mort, d'une déchéance physique qui annihile toute croyance dans le progrès et substitue la peur à la confiance dans le lendemain (*Augenblick im Juni*, GW I, 103).
- 11 Les moyens de communication – transports, téléphone – sont perçus comme perversion d'une authentique communication, comme frein à un accroissement du bonheur de l'homme. Le rapide Munich-Francfort ne sert qu'à faire prendre conscience de la distance infranchissable qui sépare le poète de l'être aimé (*D-Zug München - Frankfurt*, GW I, 83-84). Les supports traditionnels de communication propagent maladies et épidémies, et la peste, fléau dont le poète prophétise le retour, s'insinue par la boîte aux lettres (*Kleine Reparatur*, GW 1,91 ; *Betrachtet die Fingerspitzen*, GW 1,73).
- 12 Le sentiment d'isolement et de méfiance qui caractérisait les poèmes de guerre se transforme en une peur qui paralyse l'individu et le pousse à réagir de plus en plus agressivement à l'égard des autres hommes et du monde en général<sup>10</sup>. Cette agressivité prend la forme du refus de partager les mêmes aspirations et les mêmes idéaux : « ich fürchte das Glück, — / ich habe es nicht verlangt » (*Im Sonnenlicht*, GW I, 74). Le mépris

affiché envers une vie confortable se double chez Eich de la condamnation morale de l'insouciance et de l'irresponsabilité de ses contemporains (*Betrachtet die Fingerspitzen*, GW I, 73). Ils ferment volontairement leurs oreilles pour ne pas entendre la crécelle du lépreux, qui annonce le retour des grands fléaux (*Wenn du die Klapper des Aussätzigen hörst*, GW 1,75). Tout aussi irresponsable est l'attitude de ceux qui gaspillent les richesses de la nature et les biens de la Création sans penser qu'ils auront un jour à rendre des comptes (*Im Sonnenlicht*, GW I, 75).

13 II. Derrière l'agressivité et le mépris se profile d'ores et déjà une remise en cause radicale de la civilisation occidentale et de son héritage culturel et religieux.

14 Plusieurs poèmes de la décennie d'après-guerre proclament le rejet des valeurs fondatrices de la société moderne, valeurs en partie héritées du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la philosophie de l'*Aufklärung* : bonheur, confiance dans la Raison et dans le progrès, bonté de la nature humaine<sup>11</sup>, supériorité de l'homme sur la nature. Le pouvoir que l'homme croit exercer sur le monde animal est dénoncé comme une illusion :

Ich rate mir selbst, mich vor Tauben zu fürchten.  
Du bist nicht ihr Herr, sage ich, wenn du Futter streust,  
wenn du Nachrichten an ihre Federn heftest,  
wenn du Zierformen züchtest, neue Farben,  
neue Schöpfe, Gefieder am Fuß<sup>12</sup>.

15 Non seulement l'homme n'est plus « maître et possesseur » de la Nature, mais la domination qu'il croit pouvoir exercer sur la nature par la technique et la science, se retourne à terme contre lui, puisqu'elle brise l'harmonie (*Einverständnis*) entre l'homme et la nature et qu'elle devient un facteur de déshumanisation et de perte d'identité<sup>13</sup>.

16 Les fondements anthropologiques de la poésie de Günter Eich, exposés dans le discours prononcé en 1953 devant les aveugles de guerre, nous montrent en l'homme un être imparfait et amputé. Cette imperfection tient au caractère fini et limité de ses facultés sensorielles et cognitives, qui ne lui permettent d'avoir qu'une approche et une connaissance partielles et superficielles de la réalité : « In mancher Hinsicht ist ja der Mensch schlechthin, nicht nur der Blinde, blind. Seine Sinnesorgane erfassen immer nur einen Teil der Wirklichkeit »<sup>14</sup>. La technique et la mise au point d'outils perfectionnés (tels les radars) compensent certes en partie ces faiblesses naturelles. L'erreur, « l'hybris », consiste néanmoins à croire que cette compensation est sans contrepartie et que le progrès des sciences et des techniques est illimité<sup>15</sup>. L'extension des connaissances consécutive aux perfectionnements technologiques s'effectue en effet au détriment de la profondeur et de l'intensité. Le progrès, dont Eich reconnaît le caractère inéluctable et auquel il accorde, en tant que manifestation de l'esprit humain, une certaine légitimité, se traduit par une mécanisation et une automatisation des faits et des gestes et, conjointement, par une perte des valeurs fondatrices de la dignité humaine<sup>16</sup>.

17 L'incrimination de l'héritage des Lumières est nourrie par un doute plus radical encore à rencontre de la tradition judéo-chrétienne. Dieu apparaît comme un débiteur impitoyable, qui, au Jour Dernier, demande des comptes aux hommes de l'usage qu'ils ont fait des richesses de la Nature et de ce qu'ils avaient cru être un don<sup>17</sup>. Ce Dieu pousse la cruauté et la dérision jusqu'à accorder plus d'attention à un animal qui nous inspire du dégoût et de la répulsion – l'escargot – qu'à l'homme, signe, selon Eich, qu'il n'aime pas l'être humain<sup>18</sup>. Les hommes ne sont du reste que le fruit du hasard et non l'œuvre d'un Dieu ayant créé le monde et l'homme par Amour<sup>19</sup>. Les vertus théologales,

foi, charité, espérance, dont le poète décèle les vestiges dans l'agencement des débris d'une tasse jetée sur un terrain vague n'apportent ni réconfort ni certitude, mais bien plutôt la confirmation de la vanité des choses et de l'indifférence moqueuse de Dieu (*Schuttblage*, GW I, 79). À supposer que l'immortalité de l'âme existe, elle ne s'ouvre pas sur l'espoir et la certitude confiante d'une vie meilleure et d'une Rédemption par la Grâce de Dieu :

Verlorene Seele, wen du auch verlässt  
wer fügt dich zusammen in Gnade ?<sup>20</sup>

- 18 La prière, qui devrait rapprocher l'homme de Dieu, est détournée de son sens. Le *Notre-Père*, censé instaurer une relation de personne à personne, un lien filial, rend perceptible, chez Eich, la médiocrité et l'insignifiance de la vie humaine, « l'humiliation quotidienne » qu'est ce Pain de vie pétrifié, ce « sel sur les plaies » au lieu du réconfort espéré (*Es ist gesorgt*, GW 1, 95-96).
- 19 Ce constat sévère, qui résulte d'une analyse historique et d'une réflexion philosophique sur le statut de l'homme et de la transcendance dans la modernité, n'aboutit pas encore, dans les recueils des années 1950, ni à une attitude de révolte ni à une agressivité destructrice. Certes, Günter Eich n'approuve pas la résignation affichée par ceux qu'attristent l'évolution de la technique et l'effacement conjoint des valeurs. Mais il affirme sa foi en l'homme et en sa dignité, pour autant que l'homme adopte une attitude « active », c'est-à-dire lucide et responsable :

Ich meine auch, daß die Würde und der Rang des Menschen so lange unangetastet sind, als es noch einen gibt, der sie [die Werte] lebt. Der Adel des Menschen ist unteilbar, ein einzelner könnte ihn voll und gültig bewahren. Und Sie wissen und glauben gewiß mit mir, daß es bis zu diesem Einzelnen und Letzten nie kommen wird<sup>21</sup>.

- 20 Cette affirmation dictée par un acte de foi (« ein persönliches Bekenntnis ») amène Günter Eich à définir l'écriture par analogie avec la théologie. Le terme de théologie n'est pas, il est vrai, pris dans son acception habituelle. Loin de toute élaboration dogmatique ou morale, donc de tout système de certitudes – dont Eich, on l'a vu, se méfie –, la théologie est davantage une attitude : « Ich meine nicht die Bestätigung von Glaubenssätzen durch das geschriebene Wort, eher meine ich eine Beunruhigung »<sup>22</sup>. Derrière la notion de « Beunruhigung » perce l'idée que l'écriture, née d'une dynamique suscitée par l'inquiétude, la peur, doit être un cheminement, un questionnement mené au risque de bousculer des habitudes et des convictions rassurantes<sup>23</sup>. Dérangante, l'écriture ne l'est pas par jeu ou par plaisir, mais dans le seul but d'atteindre le Vrai, c'est-à-dire cette parfaite adéquation entre le mot et l'objet, entre le mot et la Création<sup>24</sup>.
- 21 En effet, face à la crise des relations personnelles, crise de communication et de confiance qui revêt à la fois des composantes historiques et culturelles, mais aussi anthropologiques et philosophiques, le langage, et plus généralement l'activité artistique, semblent constituer, dans un premier temps, un remède, à supposer toutefois que soient redéfinis les enjeux esthétiques et éthiques de l'écriture. Car Eich se méfie d'une activité artistique dont le but serait de chanter la beauté du monde et les splendeurs de la Création. Le Beau comme critère de l'art suscite chez lui le même malaise que la quête effrénée et aveugle du bonheur (*Tauben*, GW1, 105). La beauté n'est qu'un leurre face à la réalité sordide et prosaïque (*Schönheit*, GW I, 201).

- 22 Ces réserves à rencontre d'une certaine forme d'écriture avaient été formulées par Eich dès 1947<sup>25</sup>. S'inscrivant en faux contre l'esthétisme de Stefan George ou le romantisme de Stifter et d'Eichendorff, Eich assignait à l'écriture une dimension éthique et une tâche heuristique. Avant même d'être une aspiration au Beau, écrire est une quête exigeante de la Vérité, qui implique des sacrifices et des remises en question :
- Ich will nicht sagen, daß es keine Schönheit gibt, aber sie setzt Wahrheit voraus.  
Der Zwang zur Wahrheit, das ist die Situation des Schriftstellers. Er bedauert sie nicht, er begrüßt sie, auch wenn sie nur um den Preis des bequemen Lebens zu erkaufen war.  
Wenn die Wahrheit einmal unser aller Eigentum geworden ist, wird es auch möglich sein, eine echte Ethik darauf zu gründen<sup>26</sup>.
- 23 La poésie ne doit pas être une fuite hors du réel, mais une confrontation douloureuse et dérangeante avec le monde, avec les questions sociales, économiques, politiques<sup>27</sup>. L'écrivain, qui ne doit pas endormir mais éveiller les consciences, doit avoir le courage de heurter son lecteur, de le provoquer, car « le style n'est pas un somnifère, mais un explosif »<sup>28</sup>. Face à l'exigence de Vérité, la Beauté est un critère secondaire, qui tout au plus se surajoute, mais ne saurait en aucun cas constituer une légitimation à elle seule suffisante de la Poésie. La situation du poète est celle d'un « poste avancé »<sup>29</sup>, qui à la fois condense en sa personne les évolutions et les spécificités de son temps, et anticipe les changements futurs. Sa vocation étant non pas de dire le Beau, mais de chercher et de dévoiler le Vrai, il est appelé à être une conscience morale pour son temps, un veilleur et un prophète<sup>30</sup>.
- 24 III. Pourtant, alors même que Günter Eich, dans les années 1950, avait paru croire en la fonction rédemptrice de l'écriture (poétique) face à la déshumanisation du monde, à l'oubli du sens des valeurs, à la perte de substance des choses et des êtres, les textes postérieurs à 1960 font apparaître de nouvelles failles. Déjà dans le poème qui clôt *Botschaften des Regens*, les mots ne parviennent plus à donner l'illusion de pouvoir retenir et figer l'essence des objets et des sentiments et de freiner le processus de décomposition qui frappe toute chose créée : « Worte halten ihren [der Himbeerranken] Verfall nicht auf »<sup>31</sup>. Certains poèmes vont jusqu'à montrer dans le langage et l'art une source de mensonge, une forme d'hypocrisie. Ainsi, Eich prend ses distances avec le langage des chasseurs, construit sur des certitudes inébranlables et des affirmations péremptives (*Wildwechsel*, GW I, 120). Un tel langage traduit le pouvoir et la tyrannie exercés sur les autres hommes au point d'étouffer d'emblée toute velléité d'échange entre personnes.
- 25 La critique n'épargne pas non plus un certain langage poétique. Le jeu trompeur des rythmes, qui suggère l'harmonie de l'ordre naturel, qui même introduit de l'ordre là où le réel offre le spectacle d'un monde éclaté et sans rationalité, voire absurde (« ungeräumt »), détourne l'attention des problèmes réels et de la détresse humaine. Non seulement la poésie est soupçonnée de n'être alors qu'une manière d'esquiver ses responsabilités et ses devoirs (*Tauerntunnel*, GW I, 120), mais de manière générale, ce sont toutes les théories littéraires qui, aux yeux de Günter Eich, courent le risque d'être détournées au profit du pouvoir<sup>32</sup>.
- 26 La problématique qui s'esquisse progressivement entre langage et pouvoir constitue le point de départ du discours prononcé en 1959 par Eich à l'occasion de la remise du prix Georg Büchner (GW IV, 615-627). Ce discours heurta l'opinion et les milieux littéraires

par la violence du propos et le ton provocateur adopté par le récipiendaire, au point que la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* revint sur sa décision de le publier<sup>33</sup>.

- 27 Le discours de 1959 contient une critique du langage, ou plus exactement de sa manipulation par le pouvoir : « Da ich von der Macht und der gelenkten Sprache sprechen will und weniger davon als dagegen, kommt es mir vor allem darauf an, daß das Ärgernishörbar wird »<sup>34</sup>. Le langage est manipulé dans la mesure où il est utilisé par les détenteurs du pouvoir – politique, mais aussi scientifique, culturel, social – afin de conforter leur emprise sur les esprits et d'étouffer toute velléité contestataire.
- 28 La référence à Büchner, sous l'autorité duquel est placée toute l'argumentation, n'est pas innocente et témoigne entre autres de la volonté de Eich de ne pas limiter son propos à une simple attaque du langage en usage dans les sphères du pouvoir politique. Eich renvoie ses auditeurs à *Woyzeck* et à la scène où le docteur oblige *Woyzeck* à manger des pois, et ce au nom d'une science qui se prétend désintéressée et au service du Bien Commun<sup>35</sup>. Dans cette scène, qui condense aux yeux de Günter Eich tout ce qu'incarne Büchner – réalisme, grotesque, pessimisme, dimension politique, ironie –, Büchner dénoncerait la manipulation de la science par les maîtres du pouvoir : ces derniers en feraient un moyen d'endormir la vigilance des masses, de convaincre les hommes qu'ils sont heureux, et de les rendre du même coup parfaitement soumis et inoffensifs<sup>36</sup>. La science est ce faisant détournée de ses fins premières – la quête de la vérité au service du bonheur de l'humanité – et dégradée au rang d'instrument du pouvoir, devenant ainsi un facteur de conservatisme politique et social.
- 29 Au-delà de ce seul exemple, Eich désigne comme adversaire le Pouvoir. N'est pas uniquement visé le pouvoir au sens restreint de pouvoir politique. Eich ne cache certes pas que le nazisme lui a dessillé les yeux et fait prendre conscience de ce que pouvait être une manipulation du langage débouchant sur une manipulation des esprits et, en fin de compte, sur un avilissement de la personne<sup>37</sup>. Le discours de 1959 est émaillé d'allusions aisément décelables à la dictature national-socialiste, et Eich n'hésite pas à brandir le spectre du passé pour inciter ses auditeurs à opposer au langage manipulé du pouvoir le langage poétique, seul apte à faire pièce au risque d'enfermement du langage, donc de la pensée, de la liberté et de la dignité des personnes<sup>38</sup>.
- 30 Mais plus fondamentalement, l'entreprise de Günter Eich est dirigée contre le pouvoir comme mode de relation, perverti, entre les personnes et les êtres vivants, jusques et y compris à l'intérieur du règne animal. Le pouvoir est devenu un principe universel régissant tous les faits et gestes. Dans une démarche que l'on pourrait qualifier d'éthique, Eich démasque le pouvoir comme « une institution du Mal », autrement dit une perversion radicale des relations entre les êtres. Le Pouvoir, dont l'existence serait même antérieure à une quelconque chute originelle<sup>39</sup>, se traduirait notamment par l'absence d'un authentique dialogue, puisque le Pouvoir s'appuie sur un langage « verrouillé », qui donne l'illusion que tous les problèmes ont une solution, que la vie n'offre aucune aspérité et ne nécessite pas de bouleversements ni de remises en cause douloureuses. Dans de telles conditions, un échange en vérité entre personnes devient impossible : « les réponses sont là avant que les questions ne soient posées »<sup>40</sup>. La manipulation du langage par le pouvoir et par la science s'oppose de manière irréductible à la liberté de conscience et à la libre expression des sentiments, sans lesquelles les relations personnelles ne sont que mascarade<sup>41</sup>.

- 31 IV. Face à la dépersonnalisation induite par la manipulation du langage et des esprits, Eich envisage deux formes de réaction : le repli par et dans le silence et la résistance par le langage poétique.
- 32 La première dimension est fort bien illustrée par les pièces radiophoniques de cette période. *Blick auf Venedig*, dont la seconde version date de 1960, évoque la solidarité entre les exclus, en l'occurrence les aveugles, qui refusent d'accepter le monde des voyants et de s'y soumettre. La cécité est une forme de révolte, le refus d'une société vivant dans un monde de faux-semblants. De même, face à l'attitude tyrannique du portier de *Man bittet zu läuten* (1964), la seule forme de résistance envisageable est la surdi-mutité. Alors que dans les années 1950, cécité, surdité et aphasie étaient considérées avant tout comme des signes de l'imperfection de la nature humaine, des tares empêchant l'être humain de communiquer normalement avec le monde extérieur, ces mêmes défaillances tendent à devenir, dans les dernières œuvres, une force, étant donné qu'elles servent à contrer le pouvoir, à éviter que l'homme ne soit réduit à l'état d'objet et ne perde ainsi son statut de personne libre et responsable.
- 33 Se réclamant de l'ironie mordante et de l'esprit critique de Georg Büchner, Eich en appelle parallèlement à la résistance contre la force oppressive du pouvoir et du langage manipulé. Cette résistance se déploie dans et par le langage. L'accent est mis non sur le contenu, mais sur le langage lui-même<sup>42</sup>. Le langage qui doit articuler cette critique du pouvoir et la déviation des relations personnelles qui en résulte, n'est ni le langage discursif de la philosophie ni le langage démonstratif et argumentatif de la science – deux types de discours pouvant faire eux-mêmes l'objet de manipulations –, mais celui de la poésie. Pour conserver sa force de contestation et d'ébranlement des certitudes sclérosantes, ce langage ne doit entrer dans aucun système préexistant de classification et de citation, sous peine d'être à terme facilement récupérable, manipulable et de devenir du même coup inopérant. Le langage poétique comme antidote au langage manipulé se définit par son effet de surprise, qui dérange, qui effraie, parce qu'il découle de la volonté de contester et de nier, de la dimension nihiliste du langage lui-même :
- Die andere Sprache also, die wie die Schöpfung selber einen Teil von Nichts mit sich führt, in einem unerforschten Gebiet die erste Topographie versucht. Sie überrascht, sie erschreckt und ist unwiderleglich ; sie hat die Kraft, Einverständnis zu erwecken, und altert, wenn das Einverständnis allgemein geworden ist<sup>43</sup>.
- 34 L'une des caractéristiques de ce langage est l'exactitude, qui s'oppose au flou d'un langage qui, pour cette raison précisément, ouvre la porte à toutes les récupérations de la part des maîtres du pouvoir. Cette précision, dont l'exigence avait déjà été formulée dans des textes antérieurs<sup>44</sup>, n'est pas synonyme d'immobilisme et d'inertie. Elle s'accompagne au contraire d'une évolution continue, d'un mouvement incessant de remise en question et de contestation<sup>45</sup>. Dans le but d'échapper au danger de manipulation, le langage poétique renvoie à une poésie qui, refusant de livrer des réponses toutes faites, se conçoit comme un champ d'expérimentation, un jeu de questions-réponses avec le pouvoir<sup>46</sup>. Par opposition au langage du pouvoir, le langage poétique est un questionnement : tout y est objet d'interrogation, ouverture et, par voie de conséquence, espace où peut encore s'exercer la liberté individuelle. L'ouverture se traduira dans la pratique poétique par l'éclatement des systèmes référentiels du langage<sup>47</sup>. Le lien admis couramment entre un mot et sa signification est distendu, voire coupé, au profit d'une langue volontairement ésotérique, expérimentale, radicale, qui

fait éclater les structures syntaxiques et lexicales, mettant ainsi à jour de nouveaux réseaux de sens<sup>48</sup>.

35 Dans un texte de 1968, Eich réclame, dans la continuité du discours de 1959, « des poèmes dans lesquels on s'exprime et on se dévoile en même temps »<sup>49</sup>. Le caractère de plus en plus ésotérique de ses derniers poèmes, décelable dans l'utilisation répétée des procédés d'abstraction et de réduction<sup>50</sup>, obéit à ce double mouvement de dévoilement et d'obscurcissement. On ne peut que rattacher ce jeu de cache-cache, tel que décrit aussi le poème *Huhu* (GW 1,135), au refus de Günter Eich de recourir au langage clair et sans ambiguïté du pouvoir, qui enferme le monde, le sens et les personnes.

36 C'est contre cet enfermement et cette sclérose qu'Eich entend lutter par la dérision (« Blödsinn »). Le recours à la dérision qui, de l'aveu de l'auteur, caractérise de plus en plus son style, est un impératif dicté par les circonstances, par une évolution du monde placée sous le signe de l'inflation de la déraison et de l'absurde :

Ich würde sagen, ich habe mich vom Ernst immer mehr zum Blödsinn hin entwickelt, ich finde also das Nichtvernünftige auf der Welt so bestimmend, daß es auch in irgendeiner Weise zum Ausdruck kommen muß<sup>51</sup>.

37 Face à cette dérive du monde moderne, la dérision apparaît comme un moyen de dire l'absurdité de ce monde tout en exprimant son désaccord. La dérision ne se veut pas pour autant un pur nihilisme, puisque la négativité qu'elle recèle traduit, au-delà du refus d'un monde « bétonné et cimenté » (« Einbetonierung und Einzementierung »), l'engagement en faveur d'un monde encore ouvert aux changements, un monde qui soit de ce fait même un espace de liberté :

... ich würde sagen, dieses Negative hat durchaus ein Recht, und wenn Sie wollen, ist dieses damit auch etwas Aufbauendes, denn das Establishment wird ja immer ärger, und zwar von Tag zu Tag, im Osten wie im Westen, und es wäre doch gut, wenn man sich darüber klar wäre, daß die Zementierung aufgehoben werden kann, solange wie möglich und hoffentlich überhaupt<sup>52</sup>.

38 Même si Eich conteste la légitimité de règles générales pour la création poétique, arguant que toute pratique poétique est autorisée à contredire le discours poétologique qui l'a précédée ou qui l'accompagne<sup>53</sup>, il ne fait guère de doute que ses derniers poèmes, et notamment les *Maulwürfe*<sup>54</sup>, illustrent les grandes lignes définies par Eich.

39 En effet, ils articulent ce refus de l'« establishment » dans une langue volontairement déroutante, qui multiplie à l'envi allusions, calembours<sup>55</sup>, associations d'idées, jeux d'intertextualité<sup>56</sup>, dans le seul but de désamorcer par l'anarchie du langage la stratégie ordonnatrice et oppressive du langage manipulé. Sur le fond, l'auteur rompt tout lien avec la société et le monde en général, adoptant une démarche de type « anarchique » :

... ich habe eine gewisse Absicht, und zwar die Absicht des Anarchischen, denn mit allem was ich schreibe, wende ich mich im Grunde gegen das Einverständnis mit der Welt, nicht nur mit dem Gesellschaftlichen, sondern auch mit den Dingen der Schöpfung, die ich also ablehne<sup>57</sup>.

40 Ses attaques visent des contextes historiques précis. *Sammlerglück* (GW I, 329) et *Episoden* (GW I, 330), par exemple, renvoient aux manifestations étudiantes de 1968, à la répression policière et à la promulgation de lois d'exception. Le poète nous révèle l'existence de sa collection de matraques, qui sont autant de pièces à conviction contre la violence des représentants de l'Ordre. Mais Eich n'hésite pas, au besoin, à s'abstraire du *hic et nunc* pour se livrer à une critique globale du monde et de la Création dans ses fondements naturels, sociaux ou métaphysiques :

Ich bin wütend auf das Establishment, und zwar nicht nur auf das politische, sondern auch auf das Establishment der Schöpfung. Ich bin, wenn Sie wollen, auf alles wütend, auf alles, was von der Schöpfung herkommt<sup>58</sup>.

- 41 Derrière un banal conflit de générations, *Hausgenossen* (GW I,328) laisse transparaître une haine viscérale envers l'Etat et la Nature, c'est-à-dire envers l'ordre politique, la société et le Monde. La Mère devient ici le symbole d'une violence sanguinaire et meurtrière. Les rapports entre sexes sont régis par la cruauté et la lutte pour la survie, qu'atteste l'exemple de la mante religieuse dévorant le mâle après l'accouplement.
- 42 On ne pourra s'empêcher de relever qu'en dépit de ses déclarations d'intention – opposer à la sclérose avilissante et déshumanisante du pouvoir la mouvance insaisissable et libératrice du langage poétique –, les dernières œuvres de Günter Eich, en particulier le second volume des *Maulwürfe*, semblent se retourner contre l'auteur. S'il est vrai, comme le pense Eich, que la dignité humaine passe par l'usage de la liberté, incompatible avec l'oppression exercée par le langage manipulé, cette liberté peut-elle exister en dehors d'un espace de communication entre les personnes ? Une liberté authentique existe-t-elle indépendamment d'un échange d'idées que compromet à l'évidence la dérobade continue d'un poète qui redoute par-dessus tout d'être immobilisé et figé dans sa pensée ? Certes, la société, « l'establishment », le pouvoir peuvent, à partir du moment où ils enchaînent la liberté, et donc la personne, générer une crise des relations personnelles (crise de la famille, des liens sociaux, des structures politiques), mais l'attitude de Günter Eich, qui consiste à tout soupçonner de manière radicale et systématique, ne paraît pas davantage en mesure de résoudre cette crise<sup>59</sup>. Simplement, elle déplace le problème du champ politique et social au domaine éthique et religieux. Alors qu'en 1953, Eich affirmait encore vouloir croire en la dignité de la personne humaine, cet acte de foi ne sous-tend plus les dernières œuvres. Cette absence est le reflet du désarroi engendré par des circonstances historiques (soubresauts de la politique intérieure allemande, traumatisme de la guerre de Vietnam, guerre froide, menace nucléaire) et personnels (maladie), mais plus profondément par un monde dont Dieu, aux yeux de Günter Eich, s'est à jamais détourné :

Es handelt sich dabei weitgehend um ein religiöses Gebiet. In meinem Gedichtband *Botschaften des Regens* war ich noch ein Naturdichter, der die Schöpfung akzeptiert hat. Heute akzeptiere ich die Natur nicht mehr : wenn sie auch unabänderlich ist. Ich bin gegen das Einverständnis der Dinge in der Schöpfung<sup>60</sup>.

---

## NOTES

1. Voir le titre de l'ouvrage de Peter Horst Neumann, *Die Rettung der Poesie im Unsinn. Der Anarchist Günter Eich*, Stuttgart 1981. Parmi les ouvrages récents, citons : Alber Sabine, *Der Ort im freien Fall. Günter Eichs Maulwürfe im Kontext des Gesamtwerkes*, Peter Lang, Frankfurt a.M. u.a., 1992 ; Briner Heinrich Georg, *Naturmystik, biologischer Pessimismus, Ketzertum. Günter Eichs Werk im Spannungsfeld der Theodizee*, Bonn 1978 ; Post Klaus Dieter, *Günter Eich. Zwischen Angst und Einverständnis*, Bonn 1977 ; Schäfer Bernhard, *Mystisches Erleben im Werk Günter Eichs : ein Beitrag zur Erforschung der Beziehungen zwischen Mystik und Literatur*, Peter Lang, Frankfurt 1990. On ne

négligera pas les travaux plus anciens de Müller-Hanpft Susanne, *Lyrik und Rezeption. Das Beispiel Günter Eich*, München 1972 ; Schafoth Heinz F., *Günter Eich*, München 1976.

2. Cf. Kaneko Sho, « Naturlyrik als Entscheidung - Günter Eichs Lyrik bis 1955 », dans : *Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 51 (1977), H. 2, p. 247sq.
  3. Cf. Krispyn Egbert, « Günter Eichs Lyrik bis 1964 », dans : Müller-Hanpft Susanne (Hg.), *Über Günter Eich*, Frankfurt 1970, p. 69 sq.
  4. Eich se démarquera par la suite de cette tradition. Ainsi déclare-t-il en 1965 : « Ich habe als verspäteter Expressionist und Naturlyriker begonnen, heute enthält meine Lyrik viel groteske Züge... » ([*Mit meinen Versen stelle ich Fragen*], GW IV, 503). Édition citée : Günter Eich, *Gesammelte Werke in vier Bänden*, revidierte Ausgabe, Frankfurt a. M. 1991, abrégée GW.
  5. *Der Schriftsteller vor der Realität* (1956), GW IV, p. 613.
  6. *Verse an einen Toten* (GW I, 16).
  7. À titre d'exemple, cf. *Sinziger Nacht* (GW I, 36).
  8. Sur l'appartenance de Günter Eich au Groupe 47 et les orientations littéraires et politiques de ce groupe : cf. Arnold Heinz Ludwig (Hg.), *Die Gruppe 47. Ein kritischer Grundriß*. Text und Kritik, München 1980.
  9. « Setzt eine Brille auf, / benutzt Kontaktgläser / und bemerkt / ganz nahe/ das Schwarze / unterm Fingernagel des Feindes. » *Optik* (GW I, 182-183).
  10. Cf. Post Klaus Dieter, *Günter Eich. Zwischen Angst und Einverständnis*, Bonn 1977.
  11. On peut renvoyer ici à la formule qui clôt la recension faite en 1947 par Eich du roman d'Hermann Kasack, *Die Stadt hinter dem Strom* : « Die Möglichkeiten von Inferno und Purgatorio sind in uns. Aber das "Paradiso" ? » (GW IV, 575).
  12. *Tauben* (GWI, 105).
  13. La pièce de marionnettes *Böhmische Schneider* (1960) s'inscrit dans cette logique (cf. GW IV, 43-66). Eich y esquisse la vision cauchemardesque d'un monde en pleine mutation biologique : les hommes sont métamorphosés, sous l'effet d'un usage incontrôlé et irresponsable du progrès, en monstres aux corps de dromadaires et de rapaces. Seul le tailleur Seidl échappe à cette dérive de la Nature dans l'anormal et l'absurde.
  14. *Rede vor den Kriegsblinden* (GW IV, 609).
  15. *Rede vor den Kriegsblinden* (GW IV, 609).
  16. *Rede vor den Kriegsblinden* (GW IV, 610) : « Wir wollen nur nicht vergessen, daß es sich bestenfalls um einen mechanischen Segen handelt und daß mit dem gleichen Automatismus, der dieser Entwicklung eigen ist, [...] die Werte entleert werden ».
- Les réticences de Günter Eich à l'égard du progrès sont clairement exprimées dans les trois pièces radiophoniques : *Weizenkantate* (1936), *Fährten in die Prärie* (1936) et *Radium* (1937).
17. *Im Sonnenlicht* (GW 1,75).
  18. *Ende August* (GW 1,78). Ce renversement est illustré dans une pièce de marionnettes datant de la même époque : *Unter Wasser* (1960 ; GW IV, 11-42). Dieu y est un personnage cynique, qui n'aime pas l'humanité médiocre menacée par un nouveau déluge.
  19. Cf. *Gegenwart* (GW I, 83). La même idée préside à la pièce radiophonique *Die Stunde des Huflattichs*, telle que la commente Eich (GW IV, 490-491). Le problème central, présenté sous forme de mythe, serait celui de la place (privilegiée ?) de l'homme dans la Création. La pièce ébranle la certitude anthropocentriste d'un monde fait seulement pour l'homme. Le thème de la fin du monde est indissolublement lié à celui de la perte des identités singulières.
  20. *Schuttablage* (GW 1,79).
  21. *Rede vor den Kriegsblinden* (GW IV, 610).
  22. *Rede vor den Kriegsblinden* (GW IV, 611).
  23. La *Beunruhigung* est à rapprocher de l'attitude de « protestation » qui fut à l'origine des mots de « protestant » et de « protestantisme ». Eich, dans une interview de 1964, invite explicitement à opérer ce rapprochement qui rend compte de la dimension spirituelle et théologique de la

poésie : « Protestantismus ist ja ein weites Feld, der ist hier also dogmatisch relativ wenig festgelegt. Wenn man das wörtlich nimmt und mit dem Wort « protestieren » zusammennimmt, dann könnte ich mich durchaus als einen Protestanten bezeichnen. » (GW IV, 499).

24. *Rede vor den Kriegsblinden* (GW IV, 612). Cette conception de la poésie comme traduction d'une unité originelle et « magique » entre le mot et l'objet, et ses antécédents dans la tradition littéraire, notamment dans le romantisme, ont fait l'objet d'une étude détaillée : Axel Goodbody, *Natursprache. Ein dichtungstheoretisches Konzept der Romantik und seine Wiederaufnahme in der modernen Naturlyrik* (Novalis, Eichendorff, Lehmann, Eich), Neumünster 1984, surtout p. 253-345.

25. Cf. [Der Schriftsteller 1947], GW IV, p. 468-470.

26. Cf. [Der Schriftsteller 1947], GW IV, 470.

27. Cf. *Die heutige Situation der Lyrik* (1947) : « Echte Dichtung besitzt nicht die wünschenswerte Eigenschaft, den Leser in seiner Ruhe zu bestärken, sie stört ihn daraus auf. » (GW IV, 473).

28. Cf. *Schlafpulver oder Explosivstoff* (1949), GW IV, p. 481.

29. Cf. [Der Schriftsteller 1947], GW IV, p. 469 : « Da Schreiben ein Akt der Erkenntnis ist, ist die Situation des Schriftstellers die eines vorgeschobenen Postens. [...] Seine Aufgabe hat sich vom Ästhetischen zum Politischen gewandelt. »

30. Plusieurs poèmes, notamment de Botschaften des Regens, illustrent cette mission du poète. Cf. *Betrachtet die Fingerspitzen* (GW I, 100), *Im Sonnenlicht* (GW I, 9), *An die Lerche* (GW I, 38). Cette conception de la mission du poète et de la littérature est inséparable de l'expérience historique du III<sup>e</sup> Reich. Elle résulte en effet de la volonté de lutter ainsi contre l'incapacité (volontaire ou non) de se souvenir. Celle-ci entraîne, plus fondamentalement, une perte d'identité liée au refus du passé et des responsabilités qu'implique la liberté. Mais la démarche de Günter Eich ne s'arrête pas à la seule question de l'identité allemande. Son questionnement englobe le passé et l'avenir de tous les hommes.

31. *Himbeerranken* (GWI, 107).

32. Voir les deux poèmes, qui s'enchaînent : *Kunsttheorien et Und Wirklichkeit* (GW I, 172).

33. À ce revirement de la rédaction de la FAZ, Eich réagit par une lettre virulente au rédacteur de la rubrique littéraire, Karl Korn (lettre du 12 novembre 1959). En outre, le « Maulwurf » intitulé *Ins Allgemeine* (GWI, 321) comporte des attaques à peine voilées contre le célèbre journal.

34. *Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises*, GW IV, p. 615.

35. *Ibid.*

36. *Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises*, GW IV, p. 616-617.

37. *Rede...*, GW IV, p. 621.

38. *Rede...*, GW IV, p. 626.

39. *Rede...*, GW IV, p. 620.

40. *Rede...*, GW IV, p. 620.

41. *Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises*, GW IV, p. 626 : « Mein Mißtrauen ist groß, und ich vermute, daß die Wissenschaft eines Tages, wie es heißt, realistisch denkt und zu den Tatbeständen auch das rechnet, was sein soll : was wir zu denken haben, zu glauben, zu hassen und zu lieben. »

42. *Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises*, GW IV, p. 624 : « Es sind nicht die Inhalte, es ist die Sprache, die gegen die Macht wirkt. Die Partnerschaft der Sprache kann stärker sein als die Gegnerschaft der Meinung. »

43. *Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises*, GW IV, p. 619.

44. Cf. GW IV, 481 ; 580 ; 590-591. Cette exigence d'exactitude correspondait alors avant tout à un idéal poétique et poétologique : il s'agissait de trouver le mot susceptible de « traduire » au mieux le réel, de s'approcher le mieux possible de l'unité originelle et « magique » entre le mot et l'objet.

45. Cette « dynamique » du langage poétique est également soulignée dans l'interview donnée par Eich en 1967 (*Vom Ernst zum Blödsinn*) : « es scheint mir vor allem wichtig, [...] daß dies eine

Sprache ist, die immer in Bewegung bleibt und jedes Festgefügte gleich wieder zerrissen wird und in der Politik nicht verwendbar ist, daß die Sprache also so bleibt, daß Weltänderung mit ihr immer möglich ist, daß sie nicht zementiert wird. » (GW IV, 508-509).

46. L'aspect ludique est, aux yeux de Günter Eich, constitutif de la création poétique. Ainsi note-t-il dans un texte écrit en 1949, à l'occasion des 60 ans de Georg von der Vring – qu'il admirait beaucoup : « Das Wort, im Spiel des Klanges beschworen, hat Erkenntniskraft. Dieses spielerische Element scheint mir oft ein übersehener Wesenszug des Dichterischen überhaupt zu sein, wie ja immer wieder zu fragen ist, ob nicht der homo ludens der eigentlich erkennende Mensch ist. Solche Frage dürfte freilich den Deutschen, der allem Spielerischen abhold ist, mit Mißtrauen erfüllen. » (GW IV, 593).

Ces propos, antérieurs de 10 ans au discours du prix Büchner et de presque 20 ans aux *Maulwürfe*, attestent la continuité, même partielle, qui relie les œuvres et les conceptions poétologiques d'après-guerre aux écrits plus tardifs. On remarquera également que Günter Eich a parfaitement conscience de ce que ce « jeu » peut avoir de dérangeant et de déstabilisant.

47. Cf. *Rede zur Verleihung des Georg-Büchner-Preises* : « Sprache, das ist auch die esoterische, die experimentierende, die radikale Sprache gemeint. Je heftiger sie der Sprachregelung widerspricht, um so mehr ist sie bewahrend. Nicht zufällig wird sie von der Macht mit besonderem Zorn verfolgt. » (GW IV, 624).

48. En ce sens, Eich approuve les nouvelles voies tracées par Heißenbüttel et la « poésie concrète » (GW IV, 509). On pourrait également appliquer au nouveau langage poétique défini par Eich ce qu'il écrit au sujet de Hermann Kasack : « Es zwingt zur Stellungnahme und wirkt als chemische Kraft, die sowohl zu zersetzen wie neue Verbindungen herzustellen vermag. » (GW IV, 572).

49. [*Das und so möchte ich schreiben*], GW IV, p. 513.

50. Voir, à titre d'exemple, les versions successives de poème *Gärtnerei* (GW I, 114). Cf. Oelmann Uta-Maria, *Deutsche poetologische Lyrik nach 1945 : I. Bachmann, G. Eich, P. Celan*, Stuttgart 1983, p. 128-135.

51. [*Vom Ernst zum Blödsinn*], (1967), GW IV, p. 508.

52. [*Vom Ernst zum Blödsinn*], (1967), GW IV, p. 510.

53. [*Das und so möchte ich schreiben*], IV, p. 513 : « Jedes neue Gedicht verändert die Theorien ».

54. Eich souligne la continuité quasi « naturelle » qui relie ses derniers poèmes aux premiers *Maulwürfe* (GW IV, 515). Il met aussi en avant les possibilités stylistiques (lexicales notamment) plus larges que lui offre ce nouveau « genre ». Sur les ambiguïtés et les apories d'une classification opposant poésie et prose, cf. Haverkamp Anselm, « Lauras Metamorphosen (Eichs Lauren). Dekonstruktion einer lyrischen Figur in der Prosa der Maulwürfe », dans : *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 58 (1984), H. 2, p. 318 sq.

55. Eich pousse la dérision jusqu'à écrire un *Maulwurf* sur l'origine du calembour : cf. *Kalauer*, GW I, p. 321.

56. L'un de ces exemples d'intertextualité est analysé par Anselm Haverkamp (cf. note 54).

57. [*Vom Ernst zum Blödsinn*], (1967), GW IV, p. 510.

58. [*Günter Eich im Gespräch*] (1970), GW IV, p. 528. Voir aussi le texte : *Die etablierte Schöpfung* (1971), GW IV, p. 533-534.

59. Sur la « menace de stérilité » qui guette l'œuvre de Günter Eich, cf. Siering Johann, « Günter Eich : Maulwürfe », dans : *Neue deutsche Hefte* 15 (1968), H. 120, p. 137.

60. *Die etablierte Schöpfung* (1971), GW IV, p. 534.

---

## RÉSUMÉS

Épigone de l'expressionnisme dans les années 1930, Günter Eich nous offre dans ses recueils de l'après-guerre l'image d'un sujet en quête d'identité et de sens. L'expérience de la guerre, la crainte des dangers de la technique suscitent chez Eich une méfiance croissante envers l'être humain, une interrogation éthique sur l'héritage judéo-chrétien des Lumières. Cette remise en question radicale de la civilisation occidentale, qui se traduit par une critique du langage comme instrument de pouvoir, aboutit dans la dernière phase créatrice de G. Eich à un éclatement anarchiste du langage poétique, seule réponse possible à la sclérose idéologique du monde moderne, seul salut offert à l'individu avide d'affirmer sa liberté.

In seinen Lyriksammlungen aus der Nachkriegszeit thematisiert der Spätexpressionist Günter Eich die Identitätssuche des modernen Subjekts. Aus der Kriegserfahrung und der Angst vor den bedenklichen Folgen einer technisierten Welt entsteht Mißtrauen und Skepsis gegenüber dem Menschen und der christlich aufgeklärten Tradition. Die kritische Auseinandersetzung mit der abendlandischen Kultur und mit der zum Machtinstrument pervertierten modernen Sprache mündet in G. Eichs letzter Schaffensperiode in die bewußte Anarchie der poetischen Sprache, die als einzige Antwort auf die « Einbetonierung » der modernen Welt, als Rettungsort des Subjekts noch übrigbleibt.

## AUTEUR

**SYLVAIN REB**

*Université Charles-de-Gaulle - Lille 3*